

que le public affluait au Salon annuel ! Pas le moins du monde : c'était pour connaître ce qui se fait ailleurs. Les visiteurs viennent une fois, puis se disent qu'ils seraient bien sots de payer pour admirer des choses qu'on peut voir pour rien, tout le long de l'année, à la vitrine des marchands de tableaux.

Le tableau d'histoire et le tableau de genre sont nécessairement les premiers atteints, et d'autant plus que des maîtres, comme M. Sicard, M. Tollet, M. Poncet s'absentent. Une revue de ce qu'on appelle la grande peinture sera vite faite.

Le *Saint Léonard* (652), de M. Tapissier, et l'*Orphée* de M. de Béclair (53), sont les deux gros morceaux du Salon ; le premier, trop gros peut-être pour M. Tapissier, auquel il ne serait pas juste, cependant, de ne point tenir compte de l'effort accompli. Je lui reprocherai d'avoir été moins préoccupé de nous présenter un saint, dans la personne de son ermite, que d'en faire un être bizarrement constitué. L'*Orphée* est plus conforme au caractère du personnage, et ce bois, autant rêvé que vu, est le cadre qui convient à un poète, relevant de la légende autant que de l'histoire.

M. Yperman est un homme habile. Dans le *Festin des Vierges Sages* (707), il nous fait accepter le gris comme étant la couleur de la carnation angélique, et ses vierges, non content de les faire grises aussi, il leur donne un âge, que nous autres femmes, ne considérons guère comme l'âge idéal. Mais tout cela est si fin, si délicat, si harmonieux que plus d'une s'oublie devant cette vision et voudrait, assise au divin banquet, vivre de cette vie intangible et immatérielle.

M. de Gaudemaris a entrepris de faire de la grande peinture dans un petit cadre, *la Mort d'Attila* (300). Tous